

Approche intersectionnelle de l'identité marginale dans *Silence du cœur* et *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr

MECHERI Meriem
Doctorante en littérature francophone
Université Yahia Farès de Médéa, Algérie

Résumé

Cet article analyse le processus de marginalisation mise en récit dans deux textes de Mohamed Mbougar Sarr d'un point de vue intersectionnel, à savoir *Silence du cœur* et *La plus secrète mémoire des hommes*. Le premier texte aborde la question à travers le phénomène de migration africaine en Europe à explorer les défis que rencontrent les réfugiés africains dans la société d'accueil. Le second s'intéresse aux soubassements du monde littéraire, explorant la marginalisation des écrivains africains par les institutions éditoriales. L'objectif principal de ce travail est d'analyser la manière avec laquelle différents facteurs discriminants s'articulent dans le corpus pour créer des identités problématiques, considérant les personnages comme des « puissances intersectionnelles » (Garnier, 2015).

Mots-clés : altérité, approche intersectionnelle, littérature francophone, marginalisation, personnage.

Abstract

This paper analyzes the process of marginalization as narrated in two texts by Mohamed Mbougar Sarr, "*Silence du cœur*" and "*La plus secrète mémoire des hommes*", from an intersectional perspective. The first novel addresses the issue from the phenomenon of African migration to Europe and the challenges faced by African refugees in the host country. The second focuses on the underpinnings of the literary world, exploring the marginalization of African writers by publishing institutions. The main objective of this work is to analyze how different discriminatory factors intertwine to create problematic identities, considering the characters as « intersectional powers » (Garnier, 2015)

Keywords: Character, francophone literature, intersectional approach, marginalization, otherness.

Introduction

La lecture de l'œuvre sarrienne révèle que l'auteur accorde une importance particulière à la construction d'un rapport de distinction entre le Soi et l'Autre, ou ce que l'on désigne en sciences sociales comme la *mise en altérité* (Jodelet, 2005), le processus psychosocial qui « *supporte des gradations allant de la reconnaissance d'une proximité et d'une similitude au positionnement dans une extériorité radicale, de l'interdépendance ou l'intersubjectivité à l'étrangeté absolue* » (Jodelet, 2005, pp. 23-24). Ainsi, les deux textes qui constituent notre objet d'étude placent la dialectique interculturelle au centre de l'intrigue.

Silence du chœur (2007) est le récit dans lequel Mohamed Mbougar Sarr pose son regard sur la question de migration et les enjeux socio-politiques qui lui sont liés. Il y raconte l'histoire de la rencontre entre soixante-douze *ragazzi*, des réfugiés subsahariens de nationalités africaines différentes arrivés clandestinement en terres siciliennes, et les habitants d'Altino, une petite ville italienne. Les nouveaux venants sont accueillis par Santa Marta, une association caritative qui accompagne les migrants jusqu'à l'obtention de leurs papiers. De ce croisement entre deux différents mondes sont nés différentes sortes de liens : amour, amitié, empathie, tension et conflits, ce qui laisse paraître la complexité des rapports non seulement avec l'Autre mais également au sein de la même communauté où les idéologies s'entrechoquent vu la divergence des attitudes vis-à-vis de la question de la migration, la diversité des histoires personnelles, des perspectives et des modes de pensée.

En voulant rendre hommage à des migrants rencontrés lors d'un séjour dans un village en Sicile, l'auteur offre au lecteur une image assez spéciale, poignante et interpellative de l'expérience du déplacement, de la longue et pénible traversée du désert et de la mer et des difficultés qui caractérisent le phénomène de migration. Le texte soulève en effet différentes interrogations, notamment les causes et les buts du départ ainsi que la responsabilité envers l'Autre, envers son malheur et sa misère, les stéréotypes liés aux réfugiés, l'accroissement des « crises migratoires », le décalage entre les attentes et la réalité, et enfin la question de mise en marge de l'Autre sur laquelle nous nous pencherons dans le présent article.

Dans *La plus secrète mémoire des hommes* (2021), l'auteur explore le fait littéraire à travers l'histoire de Diégane Latyr Faye, un jeune écrivain sénégalais qui se lance dans une quête pour découvrir la vérité de T.C Elimane, un écrivain énigmatique du XXe siècle accusé de plagiat après la publication de son livre emblématique *Le labyrinthe de l'inhumain*. A travers ce récit, l'auteur dévoile plusieurs facettes d'une réalité regrettable et persistante des écrivains de la diaspora africaine à Paris, en mettant en lumière les défis auxquels ils se heurtent constamment.

L'auteur s'inspire pour son récit de l'histoire de l'écrivain malien Yambo Ouologuem (1940-2017), dont les emprunts littéraires constituant *Le Devoir de violence* (1968) suscitent un scandale qui oblige l'écrivain à se retirer de la scène littéraire pour rentrer au Mali. La subversion des canons esthétiques vaut un procès public à Ouologuem, son style différent, « étrange », étant

fortement critiqué à une époque où l'intertextualité n'était pas encore reconnue comme pratique littéraire.

En effet, la perception de l'altérité à travers « *le filtre déformant de l'imaginaire* » (Boia, 1998), c'est-à-dire à travers une vision rigidement normative, basée sur un enfermement dans sa propre conception du monde engendre un rapport complexe, voire critique avec l'Autre. Refuser de considérer cet Etranger dans sa différence et sa singularité, envisager la possibilité de le ramener au Même, à une réalité conforme donne lieu à des rapports malsains entre le Même et l'Autre dont l'une des conséquences est la marginalisation. De la même manière au sein d'une même communauté, les groupes minoritaires qui se démarquent du reste de la société par leurs attributs jugés « étranges » sont également sujets à ce processus de mise en marge.

La marginalité, un concept transversal, suppose un état à la fois physique et symbolique (marginalité spatiale, culturelle et sociale entre autres). Le premier sens du terme désigne l'état de ce qui se trouve en marge, à la frontière. Géographiquement parlant, il est question de distance entre la périphérie et le centre considéré comme « *l'espace structurant* » (Rioux, 1998), un point référentiel qui dicte les normes et valeurs. Sur le plan socio-culturel, la marginalité s'inscrit dans la dichotomie norme-déviance : la marginalité est sociale ou culturelle lorsque, par exemple, un individu évolue en marge de la société à cause de sa non-conformité aux normes sociales, à son incapacité ou son refus d'adopter ses valeurs ou se plier à ses règles et d'intégrer le centre :

[...] dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité. (Foucault, 1971, pp. 10-11)

C'est le pouvoir hégémonique, la prédominance idéologique régissant la société qui décide des pratiques et valeurs considérées comme acceptables. Dès lors, la déviance de certains individus ou groupes les expose à être considérés comme une menace à la cohésion sociale. C'est aussi le cas du Même qui envisage l'Autre à partir de ses propres valeurs, le plaçant ainsi dans une position marginale par rapport à ses propres normes. L'hégémonie se manifeste dans ce cas dans cette vision égocentrique qui s'affirme en opposition à l'Autre et peut conduire au rejet de l'altérité et, par conséquent, du dialogue interculturel.

Dans *Silence du chœur*, l'hégémonie est principalement raciale. Il en est question de l'hégémonie blanche occidentale qui impose les valeurs de l'Occident comme la norme, la référence. Elle s'inscrit dans la tentative de l'Occident de contrôler les autres peuples et les soumettre à son pouvoir, comme en témoigne les données historiques, notamment le fait colonial. C'est une manière de maîtriser l'Autre, de l'assujettir à sa propre volonté, d'éradiquer toute menace et perpétuer son influence. Antonio Gramsci⁵⁰ soutient que la perpétuation du pouvoir

⁵⁰ Philosophe marxiste italien du XXe siècle qui a développé le concept d' « hégémonie culturelle » selon lequel l'obtention du pouvoir passe par les idées et les valeurs.

hégémonique n'est pas uniquement d'ordre matériel. Elle s'opère également par le biais des valeurs et des idées que l'on cherche à inculquer à autrui, notamment aux groupes minoritaires afin qu'ils adoptent la vision du monde du groupe dominant. Ainsi, certains individus, en raison de leur différence, subissent diverses formes de stigmatisation et sont souvent placés en marge, voire exclus de la société : « *La différence qui implique l'incompréhension, voire la crainte, explique en effet l'intolérance dont le marginal est fréquemment la victime* » (Bouloumié, 2003, p. 12). La marginalité existe cependant à de divers degrés, variant en termes des espaces, des époques, des sociétés et des cultures, selon les transformations des valeurs régulatrices, prescriptives ou les normes instituées :

La marginalité reste relative : on est marginal par rapport à un groupe institutionnalisé, à une époque, dans un lieu donné et en référence à une norme sociale, morale ou intellectuelle. Le marginal est celui qui vit en marge du groupe, en dehors de son époque ou de son lieu d'origine, qui ignore la norme ou la remet en cause. La marginalité renvoie donc à des contenus et des définitions très variables, mais implique toujours une forme de transgression par rapport à une norme (Feuillebois-Pierunek et Ben Lagha, 2015, p. 9).

Dans le cadre de notre analyse, nous adopterons une approche intersectionnelle afin de saisir les dynamiques de pouvoir et d'oppression qui génèrent la mise en marge et, éventuellement, l'exclusion des personnages dans *Silence du chœur* et *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr. Nous estimons que la notion d'intersectionnalité nous permettra de comprendre les enjeux de la marginalité et la manière dont différents facteurs se croisent pour aboutir à la mise à l'écart de l'Autre.

Approche théorique

La notion d'intersectionnalité est développée en 1989 par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw dans son article intitulé « *Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire du droit antidiscriminatoire, de la théorie féministe et des politiques de l'antiracisme* » qui se penche sur les mécanismes des discriminations subies par la femme noire aux Etats-Unis. Crenshaw propose de considérer les différents facteurs de discrimination, notamment la race et le sexe, dans leur croisement en tant que catégories interdépendantes, plutôt que de les isoler l'un de l'autre et de les traiter comme des éléments discriminants distincts. Elle soutient l'idée selon laquelle le traitement séparé des mécanismes d'oppression nuit aux individus considérés comme « *multipty-burdened* », qui se trouvent défavorisés par rapport à d'autres groupes moins lésés. Elle illustre ses propos avec le cas des femmes noires qui sont marginalisées, voire écartées de la lutte féministe en raison de la focalisation sur une catégorie plus privilégiée, à savoir les femmes blanches. L'auteure situe leur identité à l'intersection des facteurs discriminatoires, suggérant de mettre l'accent sur leur croisement pour analyser la complexité de la discrimination des femmes d'origine africaine, due à l'interconnexion des modes d'oppression.

L'intersectionnalité est devenue par la suite une notion incontournable en sciences sociales et humaines qui analyse les imbrications des inégalités et des injustices dont souffrent certains

groupes minoritaires. En littérature, l'approche intersectionnelle permet d'analyser la caractérisation et la configuration identitaire d'un personnage d'un point de vue du croisement de différents facteurs : la race, la classe et le sexe entre autres. Xavier Garnier (2015) propose de penser les personnages littéraires comme des « *puissances intersectionnelles* »⁵¹. Il estime que cette notion est pertinente pour l'analyse le processus de subjectivation et d'individualisation des personnages et pour questionner les enjeux de la domination et de la marginalisation.

Ainsi, le personnage africain dans les deux récits de Mohamed Mbougar Sarr est représenté comme assujéti au regard et au discours réducteurs de l'Occident. Cette tendance à le dénigrer et le considérer comme inférieur est le résultat de l'interaction de quatre éléments qui se rencontrent pour créer une forme singulière et complexe de discrimination spécifique à l'homme africain, ne pouvant être expérimentée par d'autres catégories. Sa marginalisation découle dès lors de la confluence de la race, le genre, la culture et l'âge.

La race noire a été pendant longtemps associée à un ensemble de préjugés qui émanent de : « *Toute théorie faisant état de la supériorité ou de l'infériorité intrinsèque de groupes raciaux ou ethniques qui donneraient aux uns le droit de dominer ou d'éliminer les autres, inférieurs présumés* »⁵². Ces présuppositions trouvent leurs racines dans l'histoire coloniale et son héritage, dans la prétendue mission civilisatrice qui a justifié les expéditions et le droit de superviser toute une race jugée incapable de se prendre en charge elle-même. En ce qui concerne l'intersection de genre et de race, la masculinité africaine est souvent représentée comme incarnant l'endurance, la force physique et la vigueur sexuelle. Ce sont ces mêmes traits qui ont justifié l'exploitation de l'homme noir et sa réduction en esclavage, en le dépeignant comme un sauvage dépourvu de raison et en le rapprochant d'un état primitif : « *L'homme africain passe ainsi pour le "bon sauvage" encore en proie aux caprices de son environnement, démuné sans l'aide de colons blancs et européens pour lui apporter la civilisation et le progrès* » (Fauvelle, 2019).

Par ailleurs, la méconnaissance des cultures africaines, dont les spécificités diffèrent de celles de l'Occident, a conduit à une mauvaise compréhension des pratiques culturelles et spirituelles du continent noir. Cette convergence se manifeste par exemple dans les valeurs communautaires des peuples africains, basées sur l'harmonie des différents éléments de la vie, qui s'opposent par conséquent à la vision occidentale, capitaliste et individualiste : « *dans la vérité de ce qu'est la culture africaine : un art d'être qui pouvait réunir, sans tension, en une synthèse harmonieuse le travail et la vie, le jeu et la passion* » (Mudimbe, 1982, p. 96). La perception occidentale déformée des cultures africaines reflète ainsi un ethnocentrisme, autrement dit, l'évaluation des autres cultures selon ses propres normes. Cela conduit à les réduire à des stéréotypes et clichés, sans tenir compte de leur complexité et richesse en termes de traditions, coutumes, histoire, spiritualité, art, etc.

⁵¹ <https://genretautor.hypotheses.org/83>

⁵² Article 2, Paragraphe 1 de la *Déclaration sur la race et les préjugés raciaux* de l'UNESCO.

Le facteur de l'âge vient ajouter des défis supplémentaires au personnage africain dans *Silence du chœur* et *La plus secrète mémoire des hommes*. Lors de la rencontre entre le Même et l'Autre, de la naissance du malaise relationnel, les personnages africains sont de jeunes hommes accueillant la vie à bras ouverts. En s'installant en Europe, ils espèrent entamer un nouveau chapitre, animés par la volonté de découvrir ce que la vie leur réserve. Effectivement, une variété de stéréotypes sont associée à la jeunesse, notamment l'idée que les jeunes sont immatures, agressifs, paresseux, téméraires et impulsifs, ce qui contribue à la mise en difficulté de nos personnages. Cette combinaison de facteurs tend à présenter le jeune homme noir dans le discours occidental comme sauvage, incompetent et imposteur, suscitant une forme de crainte à son égard. Cette convergence alimente ainsi un ensemble de stéréotypes liés à l'Africain tels que la fainéantise, la médiocrité, l'illettrisme, la brutalité, le pillage, l'égoïsme et l'ingratitude. Ainsi, le fait d'être un jeune homme africain migrant en Europe représente une réalité délicate et complexe. En plus des défis d'adaptation linguistique, économique, sociale et culturelle, ces clichés rendent le parcours des jeunes migrants africains plus ardu, en entraînant des attitudes discriminatoires qui se manifestent par le rejet, contribuant à leur marginalisation.

***Silence du chœur*, récit poignant du drame des migrants**

Les ragazzi affrontent une discrimination intersectionnelle qui se traduit par une vague de haine dès leur arrivée à Altino, notamment lors de la marche vers les logements, quand la bande de Maurizio Mangialepre brûle un mannequin représentant un homme noir pour protester contre leur présence et les intimider : « *Détrousseurs ! On vous troussera ! Nègres ! Je vous chasserai ! On est chez nous ! Boxeurs ! On est chez nous ! Orang-Outans ! Hommes de Cales ! On est chez nous ! Profiteurs ! Chez nous ! Fainéants ! Chez nous ! Voleurs ! Nous !* » (p. 79). Ces injures accueillant les réfugiés dévoilent les préjugés qui façonnent la perception de l'homme africain par les Occidentaux. Les Altinois voient les ragazzi comme une menace, leur présence au village est considérée comme un facteur qui aggraverait leur situation socio-économique. L'emploi répété de l'expression « chez nous » exprime la peur de voir leur sphère envahie par cet Autre dont la présence est perçue comme illégitime. Les tensions économiques, les différences culturelles et les préoccupations en matière de sécurité reviennent constamment pour justifier le rejet de cette altérité. D'ailleurs, on leur accuse systématiquement de tout acte de sabotage ou de vandalisme, tel que la destruction des canalisations malgré l'absence de preuves concrètes ou même d'indices.

Le refus des ragazzi d'apparaître sur le calendrier de Noël est interprété comme de l'ingratitude, bien que cela soit dû à de diverses raisons personnelles. De plus, ils sont les premiers suspects du massacre qui a secoué Altino. La presse locale se rejouit lorsque Falconi avance que les ragazzi sont probablement impliqués dans les meurtres. Dans le cadre de son enquête, le chef de la gendarmerie interroge les ragazzi qui se réfugient dans le logement de Salomon : « *Vous aimeriez bien que ce soit nous, n'est-ce pas ? La vérité, capitaine, je vais vous la dire. Que nous ayons ou non tué ses gens, on nous accusera et on nous nuira* » (p. 491). Les propos de Salomon sont le reflet de l'injustice à laquelle les migrants d'Altino sont confrontés. En exprimant la

conviction d'être lésés quoi qu'il arrive, le personnage met également en lumière le sentiment d'insécurité qui les accompagne en raison de leur identité, de leur statut social de réfugiés, du rejet qu'ils ont subi tout au long de l'aventure.

L'incitation à la haine entreprise par Maurizio Mangialepre s'appuie pleinement sur la précarité des villageois qui est reléguée aux ragazzi. Pour Asseoir un pouvoir hégémonique visant à expulser les migrants, Maurizio s'emploie activement à les mettre en péril sous divers angles. Il organise des réunions et des débats à travers lesquels il propage de la haine à leur encontre et planifie leur sabotage. Cependant, c'est principalement par le biais des appareils politiques qu'il exerce son influence et exécute ses plans. Il retourne le maire contre eux en lui proposant de l'aider à gravir les échelons politiques et obtenir un siège au Sénat. Ainsi, il acquiert son soutien pour placer l'un de ses complices, Calvino, sur la tête de la CRISE⁵³, afin de pouvoir refuser les papiers aux ragazzi. Tout cela mène à une classification du jeune migrant africain en tant que menace pour la sécurité sociale, ce qui entraîne leur mise à l'écart et l'émergence d'identités marginales. Les attitudes sociales et politiques hostiles à leur égard restreignent leurs opportunités et entravent leur intégration dans ce nouvel environnement, renforçant ainsi les barrières entre la société d'accueil et eux. Mais comment cette position marginale s'exprime-elle dans le texte ?

La marginalité des ragazzi se manifeste d'abord sur le plan géographique, à travers le choix d'Altino, en Sicile, une région frontalière de l'Europe, comme cadre spatial de la fiction. Ce village, situé à la lisière de l'Europe, confine les jeunes migrants à ses frontières sans possibilité de les dépasser : « *Altino se trouvait à l'intérieur de ses terres, au milieu d'une campagne qu'on eût pu croire jaillie d'un vers de Géorgiques* » (p. 22). Il est important de noter qu'ils ont été rapidement évacués de Catane, le chef-lieu de la région, pour être enfermés dans ce que le narrateur décrit comme petite bourgade entourée de collines. Cette mise en marge s'opère ainsi par leur déplacement du centre vers la périphérie. Elle est également symbolique. Le terme « ragazzi » utilisé pour désigner les migrants d'Altino englobe les facteurs qui motivent leur marginalisation. Il s'agit du pluriel de « ragazzo » qui signifie en italien un enfant ou bien un jeune homme n'ayant pas encore atteint l'âge adulte. C'est un terme employé pour désigner un groupe de jeunes, ce qui permet dans ce contexte de délimiter une catégorie bien distincte de la société altinoise. En les désignant collectivement par ce terme, leurs identités individuelles sont reléguées au second plan.

Le terme sous-entend par ailleurs un manque de maturité, d'autonomie et d'expérience du fait de leur jeunesse, suggérant une incapacité à prendre des décisions et un besoin de tutelle. Cela justifie leur exclusion de la prise de décision, même des affaires qui les concernent directement : « *nous sommes là, en train de les réduire à un pronom. "Ils" et "eux" ne sont pas là* » (p. 202). La réunion tenue par les membres de Santa Marta pour discuter les motifs du refus des ragazzi

⁵³ Par CRISE, l'auteur désigne la commission qui devrait venir à Altino pour étudier les cas des migrants afin de régulariser leur situation (c'est l'acronyme de *Commission de Régulation de l'Immigration en Sicile et Environs*). Mais il s'agit d'un jeu de mot révélateur car le terme reflète la situation problématique qui surgit de cette rencontre Afrique-Occident dans le cadre du phénomène migratoire.

d'apparaître sur le calendrier de Noël illustre bien ce processus de marginalisation. Bien qu'ils soient au cœur du débat, les ragazzi n'assistent pas à la réunion. Ils ne sont pas invités à s'exprimer ou à s'expliquer, laissant leur posture sujette à différentes interprétations, ce qui alimente davantage le malentendu. Un autre exemple de cette mise en marge est l'attitude des Rivera, le couple peintre, qui choisissent délibérément d'ignorer le drame de ces jeunes qui sont venus se réfugier auprès d'eux :

[...] le phénomène leur parut mineur, sans aucun potentiel esthétique. Ils avaient tous deux pensé que c'était là une réalité vulgaire, trop sociale et restrictive, impropre à générer de la création. Toutes ces souffrances, toutes ces détresses, cette étouffante administration, cette misère était inintéressante, aliénantes pour de véritables artistes. Alors ils ignorèrent superbement les ragazzi et toutes les activités liées à leur accueil. (p. 157)

Ce passage va au-delà de la question du rôle de l'artiste, de l'art désengagé qui choisit de rester à l'écart des problèmes politiques et sociaux, de l'indifférence de certains artistes face aux misères du monde. Les Rivera estiment que le malheur des migrants est sans intérêt, qu'il ne peut contribuer à leur création artistique. Le vocabulaire péjoratif utilisé pour décrire la réalité des ragazzi reflète un sentiment de mépris envers cette catégorie de la société jugée inférieure et dénué de mérite.

La marginalité apparaît pareillement dans le traitement réservé à la question de la migration clandestine de la part des médias et des politiques qui réduisent les victimes à des chiffres, à des statistiques, comme le met en lumière Jogoy suite à la découverte des trente-sept cadavres de ses compagnons de voyage et des débris du naufrage dont il a échappé :

A la télé ou dans les journaux, on n'en parla pas très longtemps. Cela occupa un encart, un petit communiqué, l'espace d'un entrefilet. On l'indiqua sur un bandeau rouge qui défilait au bas de l'écran avec de vagues informations et quelques chiffres. (p. 177)

Les termes « encart », « petit communiqué » et « entrefilet » reflètent le manque d'intérêt et de visibilité que reçoit la question de migration clandestine, considérée comme un événement banal, à laquelle on réserve des espaces restreints dans les médias. Ce désintéressement se traduit en outre par l'apparition de l'événement tragique sur le bandeau rouge défilant, situé en marge de l'écran, généralement réservé aux informations secondaires qui ne méritent pas un plein écran.

Enfin, face aux contraintes imposées par la société d'accueil, les ragazzi finissent par se marginaliser eux-mêmes en s'enfermant dans leur propre univers, en attendant un événement salvateur qui les tirera de cette situation fragile et instable. Ils se retranchent dans leurs logements et se déplacent en groupe. Les migrants d'Altino abandonnent les cours d'italien comme signe de leur refus de communiquer avec leur société d'accueil. Selon une perspective ethnocritique, les migrants dans *Silence du cœur* sont des personnages liminaires, des non ou mal initiés (Scarpa, 2009). Après avoir traversé plusieurs épreuves, ils ne parviennent jamais à atteindre la phase d'agrégation qui se concrétise dans leur cas dans le passage devant les commissions et l'obtention

des papiers. D'ailleurs la deuxième partie du texte intitulée « Dans l'attente », qui correspond à la phase de marge, ou la phase liminaire selon le vocabulaire d'Arnold Van Genep, constitue la plus grande partie du texte :

[...] tout personnage (surtout s'il s'agit de romans de formation) se trouve sans doute amené à traverser une ou plusieurs étapes de « marge » (avec plus ou moins de succès, et plutôt moins que plus dans le roman moderne qui « archive les anomalies » mais il nous a semblé que certains d'entre eux précisément ne la traversaient pas du tout, ne « passaient » pas et c'est à ces figures bloquées sur les seuils, figées dans un entre-deux constitutif et définitif, « inachevées » du point de vue qui est le nôtre ici, que nous proposons de réserver l'étiquette de « personnage liminaire ». (Scarpa, 2009, p. 27)

Ainsi, les ragazzi demeurent toujours à Altino, dans cette région qui borde l'Europe rêvée, où ils finissent par perdre la vie suite à l'éruption de l'Etna, le volcan emblématique de la région. Ils sont exclus du statut tant désiré et pour lequel ils ont risqué leur vie, celui du migrant prospère, ouvert sur le monde, capable de subvenir aux besoins de sa famille laissé derrière lui. Ces personnages ne s'accommodent ni ici ni ailleurs. Ils ne peuvent retourner dans leur pays tant que l'objectif pour lequel ils ont risqué leur vie n'est pas atteint. Il est impossible pour eux d'appartenir à ce nouvel espace qu'est Altino. C'est ce que le sociologue algérien Abdelmalek Sayad décrit comme « la double absence » du migrant : « *absent là où on est présent- présent effectivement ici et fictivement là- et doublement absent- absent fictivement ici et effectivement là* ». (2006, p. 162).

La plus secrète mémoire des hommes, récit de la malédiction de l'écrivain africain

La question de mise en marge de l'Autre est abordée dans *La plus secrète mémoire des hommes* par le biais de la « ghettoïsation » de la littérature d'Afrique noire. Il s'agit d'une classification qui regroupe les écrivains d'expression française d'en dehors de l'hexagone. Cette catégorisation, basée sur les origines des écrivains, est vivement critiquée depuis des années, notamment dans le manifeste intitulé *Pour une « littérature-monde » en français*⁵⁴, paru en 2007 dans *Le Monde*. En effet, quarante-quatre écrivains, dont JMG Le Clézio, Edouard Glissant, Alain Mabanckou et Amin Maalouf, y prônent la transcendance du nationalisme et la libération de la littérature de « *son pacte exclusif avec la nation* », afin d'embrasser une vision cosmopolite et une ouverture sur le monde.

Il en est ainsi question d'une remise en cause du « *gigantesque pouvoir de dire ce qui est littéraire et ce qui ne l'est pas, de tracer les limites de l'art littéraire, appartient exclusivement à ceux qui se donnent, et à qui on accorde, le droit de légiférer littérairement* » (Casanova, 1999, p. 50). Le récit met en parallèle « le ghetto littéraire » et le milieu littéraire français en explorant la question des instances éditoriales et de la réception des œuvres des écrivains d'origine africaine. Il met en outre en lumière comment le lectorat et la critique africains se tournent vers la critique

⁵⁴ Le lien vers le manifeste : https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html.

littéraire française, perçue comme une référence incontournable, avant de s'intéresser à leurs propres compatriotes et leurs œuvres :

Il m'a fallu attendre quatre ou cinq mois après sa publication pour qu'on le tirât du Purgatoire de l'anonymat. Un journaliste influent, spécialiste des littératures dites francophones, l'avait chroniqué en mille deux cents caractères espaces comprises dans *Le Monde* (Afrique). (pp. 25-26)

Durant la période qui suit la parution de son premier texte intitulé *L'anatomie du vide*, Diégane est confronté à l'obscurcissement dont souffrent souvent les écrivains africains. Il est à noter que l'article en question est paru dans une rubrique dédiée à l'actualité africaine, abordant divers sujets et informations de manière disparate, ce qui représente un autre moyen pour séparer l'Afrique du reste du monde. Cependant, c'est grâce à cet article que le jeune auteur attire une certaine attention bien qu'elle soit principalement du ghetto littéraire, plutôt que du monde littéraire dans son ensemble. A travers ce cas de figure, Sarr lance une critique explicite à la tendance du monde africain à se tourner à chaque fois vers Paris, la « *banque centrale symbolique* » littéraire (Casanova, 1999) pour définir ses propres centres d'intérêt en termes d'œuvres littéraires :

[...] sa dernière phrase m'avait accolé la locution redoutable, voire dangereuse, diabolique même, de « promesse à suivre de la littérature africaine francophone » [...]. Elle suffit, par conséquent, à me valoir une certaine attention dans le milieu littéraire de la diaspora africaine à Paris [...] Ce petit écho parvint chez moi, au Sénégal, et l'on commença à s'intéresser à moi puisque Paris l'avait fait, ce qui tenait lieu d'imprimatur. (p. 26)

Le passage souligne l'emprise du monde littéraire français sur l'africain qui lui demeure subordonné malgré le long chemin que la littérature africaine a parcouru : « *Même si cette littérature dispose d'institutions, d'événements et d'éditeurs spécialisés, elle reste attachée au centre parisien par des liens linguistiques, économique et symboliques* » (Tervonen, 2005, p. 105). L'expression « *promesse à suivre de la littérature francophone* » qui porte en elle un trait prescriptif, met en évidence le penchant occidental à imposer des normes et des attentes. Cette louange semble agir comme une injonction, sous-entendant l'incapacité du lectorat de décider de ses propres orientations littéraires. Elle peut également être interprétée comme une réaction au silence de la critique africaine qui néglige certaines plumes. La critique est d'emblée destinée au lectorat africain que la France lui dicte les œuvres qui sont « lisibles » ou dignes d'être lues.

Le ghetto littéraire devient une sorte d'exutoire des littératures en dehors de l'hexagone symbolisant le refus d'offrir à l'écrivain africain un accès libre au monde littéraire français. Diégane Latyr Faye n'est pas le seul à avoir subi cette discrimination. Faustin Sanza, par exemple, l'un des jeunes écrivains africains de Paris, se convertit en critique après l'échec son poème épique *Le Badamier barbare*. William K. Salifu, quant à lui, est accusé d'avoir fait appel au service d'un « nègre littéraire » car ses livres ne correspondent pas aux attentes. En plus de la réception des œuvres, influencée par « *la banque centrale* », l'histoire littéraire et la passivité des précurseurs

face aux étiquettes réductrices attribuées à la littérature africaine contribuent à la marginalisation des littératures dites francophones :

[...] les auteurs africains des générations précédentes : nous les tenions pour responsables du mal qui nous frappait : le sentiment d'être incapables ou de n'avoir pas le droit (c'est pareil) de dire d'où nous venions ; puis nous les accusions de s'être laissé enfermer dans le regard des autres, regard-guêpier, regard-filet, regard-marécage, regard guet-apens qui exigeait d'eux, à la fois, qu'ils fussent authentiques- c'est-à-dire compréhensibles. (p. 57)

Diégane Latyr Faye met la soumission au jugement de l'Autre sur le compte de l'incapacité des générations précédentes des écrivains africains à revendiquer pleinement leur originalité littéraire. Certains se sont conformés aux attentes et aux canons esthétiques définis par le centre dominant, ce qui les a empêchés de s'émanciper de l'emprise de la critique occidentale. Par leur attitude passive, ces générations antérieures sont également responsables du statut marginal de la littérature africaine, en permettant la perpétuation de l'idée selon laquelle leur littérature est minoritaire et périphérique. Ainsi, la marginalisation de la littérature africaine, telle est décrite dans le récit, est le résultat d'un processus intersectionnel. Elle est le résultat de l'interaction de facteurs que nous venons d'explicitier : la dépendance vis-à-vis de Paris, l'héritage littéraire et la passivité des écrivains africains eux-mêmes.

La mise en marge des auteurs d'origine africaine se trouve à l'entrecroisement des préjugés associés au continent noir. Lors de son enquête, Diégane découvre dans les archives les articles qui ont constitué le procès public d'Elimane et de son livre. Chacun de ses articles adopte un angle d'attaque visant à discréditer le livre et son auteur, tout en développant une argumentation imprégnée de préjugés. Trois articles en particulier forment un tourbillon dont T.C Elimane n'échappe jamais. Brigitte Bollème s'appuie dans son article sur le supposé illettrisme et l'inaptitude des Africains à bénéficier des tentatives d'instruction coloniale. Il s'agit d'une vision réductrice qui vise à diffuser et perpétuer l'idée d'une civilisation africaine primitive et stagnante, incapable de s'adapter aux « enseignements occidentaux » :

On veut bien que la colonisation ait fait des miracles d'instruction dans les colonies d'Afrique. Cependant, comment croire qu'un Africain ait pu écrire comme cela en français ? [...] S'il s'agit, improbablement, d'un des nègres de nos colonies, il y aurait là de quoi commencer à croire à la puissante magie qu'on leur prête. (pp. 87-88)

Le ton sarcastique déployé dans l'extrait exprime un déni des capacités intellectuelles de l'homme africain, une critique de la raison africaine en sous-entendant que celle-ci ne peut s'adapter, voire s'élever à la rationalité occidentale. L'allusion à la magie, avec l'emploi du conditionnel présent, constitue un dénigrement supplémentaire des croyances traditionnelles africaines, dépeintes comme incultes et dénuées de tout fondement. Ces propos justifient implicitement la colonisation comme moyen d'éduquer et de civiliser les peuples africains jugés intellectuellement inférieurs, à travers l'emploi du terme « instruction ». En somme, cette critique

reflète un jugement de valeurs condescendant basé sur la supposée infériorité intellectuelle de l'Africain.

Le deuxième stéréotype utilisé pour attaquer Elimane est celui de la sauvagerie et de la brutalité de la race noire. L'intrigue du *Labyrinthe de l'inhumain* est présenté dans l'article comme le reflet de cette barbarie. Le texte raconte l'histoire d'un roi qui brûle ses aînés et disperse leurs restes à la suite d'une prophétie. Edouard Vigier-d'Azenac, un journaliste renommé du *Figaro* critique le contenu du roman en abolissant la distinction entre fiction et réalité, assimilant toute l'Afrique à un personnage fictif dont les actes se limitent au cadre textuel : « *La barbarie des Africains n'est pas qu'imaginaire [...]. Toutes ces pages sans grâce montrent que la civilisation n'a pas encore pénétré les veines de ces négrillons, qui ne sont bons qu'à piller, ripailler, trousser, brûler, s'enivrer, forniquer, idolâtrer des arbustes, tuer [...]* » (pp. 93-94). Ce commentaire dépeint les Africains de manière diabolique et déshumanisante. L'idée selon laquelle la civilisation n'a pas encore pénétré leurs veines insinue que l'Afrique est figée dans un état barbare et primitif. Cette image est renforcée par l'énumération d'actions, comme brûler, piller et tuer, qui réduit la vie en Afrique à une série de comportements violents.

Enfin, *Le labyrinthe de l'inhumain* déçoit les Occidentaux car il ne répond pas à leurs attentes et ne satisfait pas leur besoin d'exotisme et d'évasion : « *Nous attendions à plus de couleur tropicale, plus d'exotisme, plus de pénétration dans l'âme purement africaine [...]. L'auteur a des lettres. Mais où est l'Afrique véritable dans tout cela ? La grande faiblesse de ce livre est d'être trop peu nègre* » (p. 98). Tristan Chérel exprime dans *La Revue de Paris* sa déception quant au manque de « couleur tropicale » et « d'exotisme », suggérant que le texte ne correspond pas aux clichés préconçus. Il estime en outre qu'il est possible de pénétrer et de comprendre l'âme africaine, de discerner ce qui est authentiquement africain de ce qui ne l'est pas. Dès lors, ces trois éléments s'entrecroisent et se combinent pour créer le tragique d'Elimane et lui refuser une place parmi les grands noms de littérature, bien qu'il soit un brillant homme de lettres :

Je suis ensuite passé à la bibliothèque, pour jeter un œil aux parutions remarquables de l'an 1938. Elles m'ont révélé une promotion littéraire, poétique et philosophique française de premier plan : Bernanos, Alain, Sartre, Nizan, Gracq, Giono, Aymé, Troyat, Eve Curie, Saint-Exupéry, Caillois, Valéry... Rien de moins. Mais pas l'ombre d'un T.C. Elimane ni d'un *Labyrinthe de l'inhumain*. (p. 49)

En effet, le nom de T.C Elimane est absent de la liste des écrivains ayant marqué l'année 1938 malgré le fait que son roman ait suscité beaucoup d'attention, ce qui témoigne de son exclusion du monde des lettres et l'étouffement d'un talent prometteur qui aurait pu significativement contribué à la littérature de l'époque. Il convient de souligner l'absence totale de noms d'écrivains noirs dans cette liste, alors que cette année correspond à une période cruciale de la littérature africaine, celle qui marque la confirmation du mouvement de la négritude. C'est également au cours de l'année 1938 que sont parues *Retour de Guyane* de Léon Damas et de *Dogouicimi* de Paul Hazoumé, deux œuvres majeures de la littérature francophone.

Conclusion

En somme, les deux textes qui ont fait l'objet de notre analyse démontrent le processus de construction des identités marginales qui passe par l'imbrication des plusieurs formes des inégalités. Le personnage africain se trouve au confluent de multiples facteurs discriminatoires, ce qui complexifie davantage sa situation de marginal et son rapport avec l'Autre. Nous avons vu comment les migrants d'Altino se trouvent en proie des préjugés liés la race, le genre, la culture et l'âge. Nous avons exploré également comment les écrivains de la diaspora africaine à Paris souffrent d'une marginalisation façonnée par l'histoire littéraire, la subordination culturelle à la France et le repli de certains écrivains aux canons esthétiques occidentaux. Ainsi, *Silence du chœur* et *La plus secrète mémoire des hommes* sont des espaces fictionnels qui mettent en scène des personnages dont l'existence est fortement influencée par ces dynamiques complexes d'oppression, tout en mettant en lumière les structures de pouvoir et les tensions entre le centre et la périphérie.

Références

- Boia, L. (1998). *Pour une histoire de l'imaginaire*. Paris. Les Belles Lettres.
- Bouloumié, A. (2003). Avant-propos. Dans Bouloumié, A. éd., *Figures du marginal dans la littérature française et francophone*. Presses Universitaires de Rennes. pp. 11-13. <https://doi.org/10.4000/books.pur.10249>
- Casanova, P. (1999). *La République mondiale des Lettres*. Paris. Seuil.
- Crenshaw, K. (2021). Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire du droit antidiscriminatoire, de la théorie féministe et des politiques de l'antiracisme. Dans *Droit et société*, 108, pp. 465-487. <https://doi.org/10.3917/drs1.108.0465>
- Fauvelle, F.X. (2019). Un autre regard sur l'histoire de l'Afrique. <https://lejournel.cnrs.fr/articles/un-autre-regard-sur-lhistoire-de-lafrique>
- Feuillebois-Pierunek, E. et Ben Lagha, Z. (2015). *Etrangeté de l'autre, singularité du moi. Les Figures du marginal dans les littératures*. Paris. Classiques Garnier.
- Foucault, M. (1971). *L'Ordre du discours*. Paris. Gallimard.
- Odelet, D. (2005). Formes et figures de l'altérité. Dans Sanchez-Mazas, M. éd., *L'Autre : Regards psychosociaux*. Grenoble. PUG. pp. 23-47.
- Mudimbe. V.Y. (1982). *L'odeur du Père. Essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*. Paris. Présence Africaine.
- Sarr, M.M. (2017). *Silence du chœur*. Paris. Présence Africaine.
- Sarr, M.M. (2021). *La plus secrète mémoire des hommes*. Paris. Philippe Rey/ Jimsaan.
- Scarpa, M. (2009). Le personnage liminaire. *Romantisme*, 145, 25-35. <https://doi.org/10.3917/rom.145.0025>
- Sayad, A. (2006). *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Paris. Raisons d'agir.